

L'ECHO DES CAVERNES Année 1964 N°13

Chers amis,

Les spéléos ne sont pas noyés, bien que la neige, la pluie et les orages aient fait cette année tout ce qu'il fallait pour cela. Ils sont même encore bien vivants et pleins d'ardeur pour rattraper l'an prochain le temps perdu pour l'exploration, si les éléments veulent bien se montrer moins agressifs...

Le Club vient encore une fois se rappeler à votre attention avec son Echo 1964. Cette fois, c'est sur les cavités du Plateau des Moussières que portera notre principal article et vous pourrez lire par ailleurs une note sur l'organisation d'un réseau de secours spéléo dans la région de l'Est.

Il n'y pas encore eu dans notre secteur de véritable accident sous terre, et nous espérons bien qu'il n'y en aura jamais. Cependant, même si c'est inutile, il vaut mieux tout prévoir.

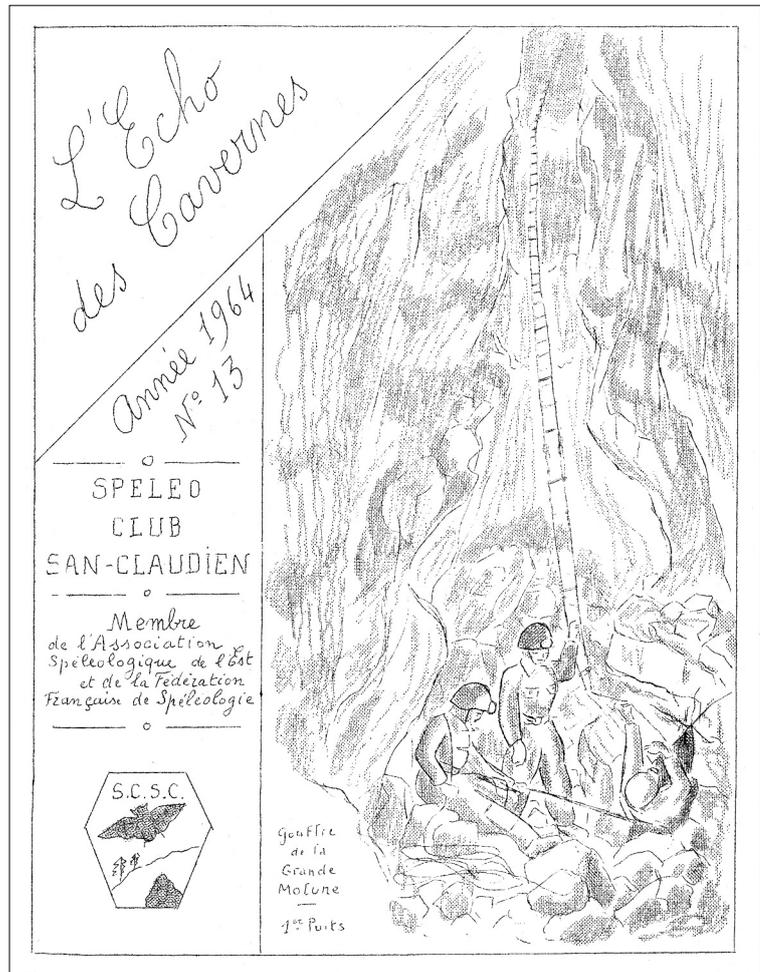
Comme toujours résolument optimiste, l'Echo des Cavernes vous adresse ses meilleures amitiés.

ACTIVITES 1963

Notre précédent bulletin était en cours de tirage quand les membres actifs du Spéléo-Club, profitant d'un des derniers jours de sécheresse de l'année 1962 sont montés aux Foules sous la pluie, pour installer à l'extrémité de la plus lointaine galerie un tuyau de nylon de 50 mètres destiné à vider par siphonnage dans un puits inférieur le contenu d'une nappe d'eau sous voûte mouillante, qui interdit le passage depuis le jour de sa découverte. Un violent courant d'air passant par une fissure semble indiquer qu'au-delà de l'obstacle, il y a des passages libres. Le transport, la mise en place et l'amorçage du siphon ont été menés rondement, car à mi-parcours le torrent commençait déjà à donner des signes de nervosité.

Il est certain que peu d'heures après le retour de l'équipe, l'eau a envahi les galeries basses. Un "redoux" momentané en fin d'année a inondé ensuite toute la grotte, le torrent est arrivé au porche et a cascadé pendant quelques heures par l'entrée.

En fin janvier, après un mois de gel, une équipe, montée sur des skis jusqu'à la grotte a constaté que le courant d'air était rétabli, un vrai blizzard qui s'engouffrait dans les galeries en faisant voler de la poussière des parois asséchées. Le premier dimanche de février, les spéléos, en repartant pour les siphons terminaux ont trouvé, pour



commencer, de la glace à plus de cent mètres sous terre, et ensuite le premier torrent revenu dans son lit, mais laissant supposer par son volume que presque toutes les nuits une petite crue devait se produire à l'arrivée de l'eau de fonte de la journée. Quant à la nappe d'eau de l'extrémité, elle était toujours à son ancien niveau. Il est probable que notre dispositif a parfaitement fonctionné, puis que le tuyau s'est désamorcé une fois la poche vidée, et qu'ensuite la crue a remis les choses en l'état primitif. Il ne restait plus qu'à recommencer l'opération... dont le résultat a été remis à néant une fois encore, car la fonte des neiges a fait que les crues se sont succédées sans interruption pendant près de quatre mois. En fin mai, les orages quotidiens ont pris la relève.

Dès les premiers jours de beau temps, une équipe s'est rendue sur la côte d'Avignon pour visiter au sommet du Bois de Ban un trou qui se devinait au centre d'une paroi, sur une vire où poussent des buis. Après une séance mouvementée de rappel à travers des fourrés, on n'a trouvé qu'un auvent profond de trois mètres au maximum. A peine un motif pour justifier une séance d'entraînement.

Toujours en attendant la fonte de la neige, les San-Claudiens ont repris l'exploration du Goulet de la Vouivre à Courtouphle, découvrant de nouvelles chatières suivies de galeries surbaissées, mais sans pouvoir progresser beaucoup à l'extrémité. Cependant, un renseignement précieux a pu être recueilli. Le gouffre dont on supposait l'existence à l'aplomb de la coulée de gravillons terminale existe bien, à l'endroit approximatif où le plan intérieur de la grotte

l'avait situé. La percée complète de la montagne n'est plus qu'un problème de déblaiement peut-être insoluble !

Remis de dimanche en dimanche, en raison de l'état des routes, puis de l'indisponibilité des moyens de transport, un projet de reprise de la prospection dans le Grandvaux a été provisoirement abandonné pour la mise en chantier d'un second film en couleurs cette fois, dans la grotte de la Pontoise. Comme pour notre premier film en noir et blanc, tourné il y a bientôt trois ans dans la grotte de Couesnans, nous avons choisi un trou qui, pour nos pauvres moyens de cinéastes amateurs, soit d'approche et de parcours relativement faciles. Le problème crucial est en effet celui de l'éclairage, qui nécessite le transport difficile d'accus de grande capacité pour alimenter le projecteur de 240W.

Grâce à l'expérience acquise, et à des acrobaties qui ne paraissent pas sur la bande, tout s'est déroulé sans accroc. Les deux grosses batteries ont fait sous terre sans dommage un aller retour de huit mètres en verticale, puis de 200 mètres en tous terrains à chaque séance. Ces courts voyages ont cependant été trouvés trop longs par les porteurs, surtout au passage d'un grand éboulis, instable par nature et n'offrant à des hommes... et à des filles lourdement chargées que des surfaces obliques glissantes et basculantes.

Pourtant cela ne les a pas découragés, car après la dernière journée de tournage, avant même de savoir si leurs efforts seraient récompensés et si la bande serait bonne, ils parlaient déjà d'en réaliser un troisième. Le metteur en scène opérateur tout en refaisant ses forces à grand renfort de confiture et de fromage alternés, rêvait tout haut au prochain scénario.

Nos deux films ont été présentés peu après au Congrès qui réunit à Métabief, au pied du Mont d'Or, d'importantes délégations de tous les groupes spéléologiques de l'Est et de Suisse romande, et qui avait été royalement organisé par nos collègues de Pontarlier à la Maison des Jeunes de Nord Avion. Comme d'habitude, les journées de Pentecôte ont été trop courtes, pour les nombreux exposés, rapports d'explorations, projections de films et de photos qui agrémentent depuis quelques années ces réunions régionales au programme desquelles figure toujours une descente sous terre. Cette année, c'est à la glacière de Monlési, qu'a eu lieu l'expédition collective.

Au retour, les San-Claudians ont profité du passage en forêt de Chaux-des-Prés pour faire enfin la "première" du gouffre des Frasses dont il leur a fallu désobstruer

l'étroit orifice. Ils ont compris pourquoi le puits avait été bouché en découvrant au fond le cadavre d'un gros chien, sans collier naturellement !

Les explorations ont été ensuite interrompues, ou au moins sérieusement ralenties par les orages presque quotidiens qui ont maintenu au maximum le niveau des eaux souterraines. Peu après le Congrès, le Club a été averti de l'existence d'un gouffre nouvellement ouvert près des Moussières. Le mauvais temps a fait que l'exploration commencée avant l'été n'a été terminée qu'à l'automne.

N'insistons pas sur ce triste été qui a stoppé tous les travaux en cours et au cours duquel il n'a été possible d'explorer que deux cavités nouvelles, définitivement asséchées et assez courtes, une grotte à la Boissière près de Viry et une autre près d'Arbent. Pourtant un utile travail de prospection, pendant les rares jours de beau temps a permis de localiser deux grottes en activité et trois gouffres qui ont été sondés en vue d'exploration à venir. Les orages violents et inattendus n'incitaient pas à laisser longtemps en place sur des sommets et de grandes verticales des échelles métalliques qui offrent aux coups de foudre un attrait puissant. Par contre, en utilisant leurs pièges maison, descendus au bout d'une ficelle, les biologistes ont fait d'abondantes récoltes d'insectes, dans un secteur non encore prospecté à la limite de l'Ain et du Jura.

Autre activité, habituellement hivernale : nous avons fait des projections de nos photos souterraines en couleurs devant deux colonies de vacances, un clan routier et un groupe international de jeunes travailleurs. Ces divers groupements, gênés eux aussi dans leur activité par le mauvais temps, ayant eu connaissance l'un par l'autre de l'existence de notre collection ont demandé successivement une séance pour meubler leurs loisirs forcés. Ces quatre soirées, au cours desquelles nous avons alterné les photos prises sous terre avec des vues de paysages, flore et faune du Haut-Jura, ont eu lieu dans une ambiance extrêmement cordiale et inciteront probablement leurs spectateurs à revenir chez nous une année plus favorable aux grandes excursions.

En septembre, une équipe en expédition sur le plateau des Moussières a terminé l'exploration du gouffre de Sous la Joux et celle d'une grotte minuscule à l'Enquerne. De nouveaux trous ont été repérés.

En octobre, une des grottes nouvellement reconnues près d'Echallon a été entièrement visitée par une équipe qui avait cru pouvoir, après un mois de beau temps, s'attaquer aux grottes de Charix, et qui a dû choisir un autre terrain d'action devant l'abondance des eaux souterraines. La petite grotte d'Echallon, longue de 190 mètres est une succession de chatières et de boyaux pierreux où la progression horizontale est de règle. Tant pis pour les coudes et les genoux sensibles.

Pour la Toussaint, un des membres du Club a été en compagnie de son frère et d'un de ses neveux, réaliser une série de photos dans la grotte de Bournois qui est vraiment un rendez-vous spéléologique. Qu'on en juge : après avoir "doublé" sous terre une équipe du Spéléo-Club de Paris conduite par notre ami G. Vila et croisé à l'entrée d'une chatière à sens unique un groupe de Montbéliard, nos spéléos ont été rejoints par trois Bernois du "Spéléo Alpin Club", et ont fait retour en compagnie de deux parisiennes. En dépit des ravages absurdes opérés dans les concrétions par des gens qu'on voudrait croire inconscients, cette grotte reste splendide et on comprend qu'elle attire tant d'amateurs.

Pour terminer, signalons la découverte et l'exploration en fin d'année de plusieurs petites cavités, un gouffre au Mont-Chabot, deux grottes près d'Avignon pendant que nos éclaireurs, montant aux Foules au

début de décembre revenaient tête basse en signalant que le courant d'air n'était pas encore rétabli, et qu'en conséquence l'eau occupait toujours la grotte.

Nous ne saurions clore ce rapport d'activité sans nous féliciter du beau succès obtenu le 12 décembre par notre séance de projection de films et de photos, succès qui nous invite à recommencer tous les ans pareille manifestation.

En dernière minute, nous apprenons qu'un de nos membres actifs passe tout le temps libre que lui laissent ses devoirs de "tringlot" à explorer des gouffres en Afrique du Nord, seul et à la corde lisse. Est-ce cela qu'on t'a appris au Club, Jean-Claude ? Vivement la quille, qu'on reprenne ton éducation à zéro !

□ EXPLORATIONS SUR LE PLATEAU DES MOUSSIERES

Le plateau des Moussières est constitué principalement par un large synclinal dont les branches remontantes se coupent en escarpement à l'Est sur la vallée de la Valsérine, à l'Ouest sur la vallée du Tacon, l'axe synclinal ayant sensiblement une orientation Nord Sud. La vallée centrale où se trouve la commune des Moussières est isolée par deux lignes de hauteurs de deux vallées parallèles, l'une à l'Est où s'allonge la vallée de Bellecombe, l'autre à l'Ouest allant de l'Embossieux au Crêt-Joli. Cette orographie se complique d'un grand nombre de vallées fermées, cuvettes de grand diamètre dont les plus importantes se situent d'une part à l'amont du synclinal (vallée de l'Enquerne), d'autre part sur son côté Ouest (la Grande-Molune, Sous la Joux etc.). Les failles et diaclases sont innombrables à la surface de ce plateau et les circulations souterraines sont intenses, provoquant la formation de dolines. Par endroits, à l'Enquerne notamment, ces dolines se touchent et un passant non expert en géologie pourrait supposer que le lieu a subi un violent bombardement.

Par contre, si on excepte le torrent temporaire qui descend de Bellecombe, coupe à la Combe d'Enfer le second escarpement Est du synclinal, puis l'axe de la vallée principale pour aller enfin cascader sur les pentes de la Roche Blanche, tout le plateau manque d'eau. Pourtant, quand il pleut et à la fonte des neiges, des nappes superficielles se forment en de nombreux endroits, dans les fonds de dolines ou de vallées fermées, sur un sol rendu imperméable par de la tourbe accumulée sur des étendues de boue glaciaire. Mais cette eau est évidemment elle aussi temporaire, et, de toutes façons impropre à la consommation humaine. Trouver l'eau courante a été pour les

spéléos un but essentiel des explorations auxquelles ils se sont livrés sur le plateau des Moussières, explorations qui ont commencé en 1947, qui ont repris chaque fois qu'une information concernant quelque nouveau trou parvenait à leur connaissance, et qui sont toujours à l'ordre du jour.

La première des cavités proches des Moussières, visitée par les San-Claudiens est le gouffre qui s'ouvre à proximité des fermes de Souza et de Picard, non loin du Crêt Joli, et qu'on nomme indifféremment : Gouffre Picard ou Dâne de Souza.

En 1947, la spéléologie à Saint-Claude en est à l'époque héroïque : le Club n'a pas encore d'échelles, et comme le gouffre débute par une verticale absolue de 50 mètres, qu'il n'est pas question de descendre et encore moins de remonter à la corde lisse, les explorateurs ont recours aux pompiers et leur empruntent un treuil, un engin assez primitif, pesant plus de quarante kilos, mais d'une solidité à toute épreuve.

Au moyen de ce treuil, ils peuvent vaincre la grande verticale pour atterrir au centre d'une vaste salle, sur un cône d'éboulis haut de près de dix mètres dont l'élément essentiel consiste en ossements et en cadavres d'animaux. Ces descentes sont agrémentées d'incidents divers, dont un surtout restera célèbre. Le premier de cordée en s'apercevant un peu tard, dans l'obscurité, que son point d'arrivée probable va coïncider exactement avec le ventre ballonné d'un mouton, se met à siffler éperdument pour arrêter la descente. Le temps que son signal soit entendu, compris et transmis aux responsables du treuil, un peu de câble s'est encore déroulé, et quand l'équipe de surface, ignorant de quoi il s'agit exactement s'empresse d'inverser le mouvement des manivelles, il est trop tard... l'explosion s'est produite !



Malgré ce voisinage peu intéressant, les San-Claudiens peuvent en plusieurs séances, sous le regard vide d'innombrables crânes, visiter entièrement la grande salle du gouffre qui s'est formée au croisement de deux diaclases, ramoner sans y trouver d'issue praticable les hautes fissures amont qui laissent passer un petit cours d'eau permanent, puis retrouver vers l'aval le même cours d'eau qui va, après son passage à travers le cône d'éboulis se perdre dans un conduit impénétrable au bas d'un diverticule bien décoré. La visite de cette partie du gouffre qui s'orne de belles stalagmites en piles d'assiettes n'est pas sans danger, car le sol se transforme en marécage où il serait très facile de s'enliser. On ignore la profondeur de la nappe d'argile presque liquide sur laquelle court une eau limpide, bien qu'effroyablement polluée par les détritiques qu'elle a lavés peu avant. Au cours d'une varappe très exposée pour tenter de trouver un hypothétique passage supérieur, Mario y tombera, et ne s'en tirera qu'en trouvant à sa portée un baliveau providentiel sur lequel il pourra prendre appui pour se dégager.

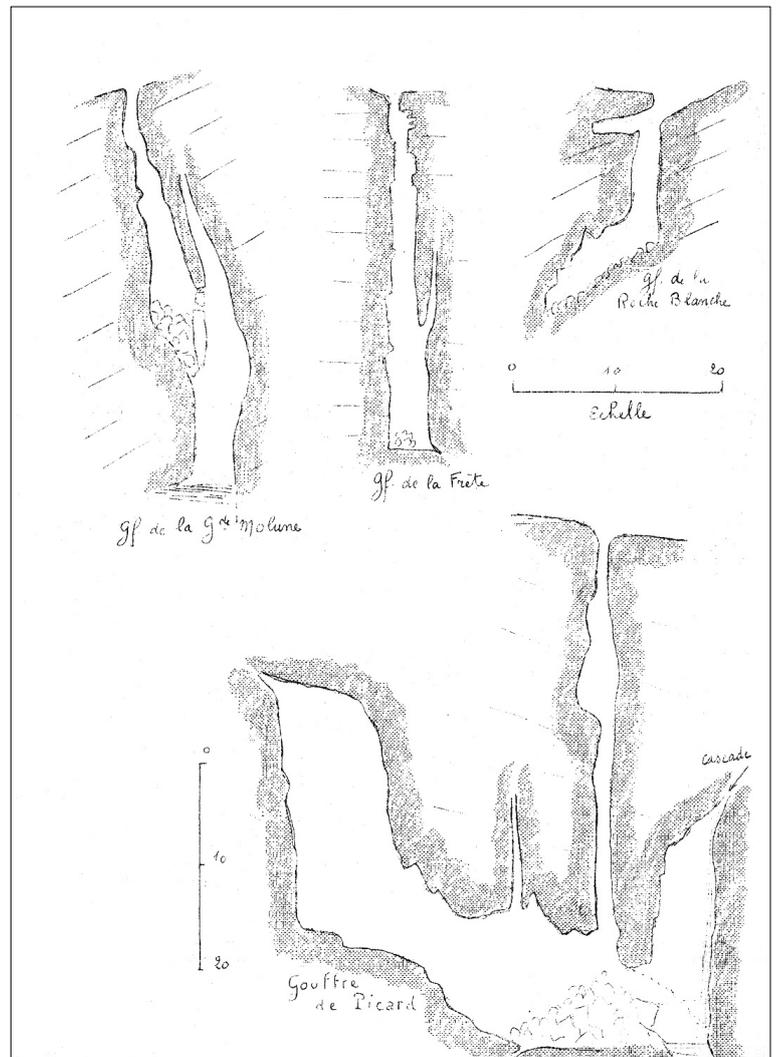
Un peu de temps s'écoule avant qu'en fin 1949, le Club soit avisé de l'existence d'un gouffre proche de la ferme de la Grande Molune, un

puits que les chasseurs qui l'ont signalé estiment profond "d'au moins 90 mètres". Venus en reconnaissance, Colin et Mario croient s'être trompés de gouffre, après avoir lancé quelques pierres dans l'à-pic, car ce sondage, pour primitif qu'il soit et souvent inexact, ne paraît guère indiquer qu'une profondeur maxima de vingt mètres.

Le 2 janvier 1950, par une température et un soleil printanier, quatre spéléos attaquent le puits, après avoir amené à son orifice assez de cordes et d'échelles pour une descente de 75 mètres au moins. Sait-on jamais ? Mais le sondage a été assez précis, et à 19 mètres exactement de profondeur verticale, Mario prend pied sur le cône d'éboulis pour annoncer : "Un blaireau, un cochon, des parapluies... A part ça c'est bouché !"

La verticale se révèle assez dangereuse, car sa partie supérieure est de roche fendillée, et les frottements des agrès en détachent à chaque descente quelques projectiles aux rebonds imprévisibles. Ceux qui sont au fond ne disposent pour se protéger de cette mitraille que d'un vague surplomb sous lequel un homme seul aurait déjà du mal de s'abriter entièrement. Un pavé d'une livre pulvérise une lampe frontale... et prouve la solidité du casque léger américain qui n'est même pas entamé. D'autres touchent des jambes ou des épaules, provoquant des vociférations indignées à l'endroit de celui qui descend. Enfin, sans dégâts sérieux, l'équipe se trouve rassemblée au fond du trou, sur une plateforme d'éboulis dont la superficie ne dépasse pas cinq mètres carrés, et comme, à cette époque ils croient encore à la possibilité de désobstruer le fond de tous les gouffres pour trouver une issue éventuelle en profondeur, les spéléos font la chaîne pour entasser dans un coin : parapluies, bestiaux et pierrailles. Ils gagnent ainsi un mètre de creux et s'aperçoivent qu'ils font du travail bien inutile. La paroi est toujours verticale et rien annonce une quelconque galerie.

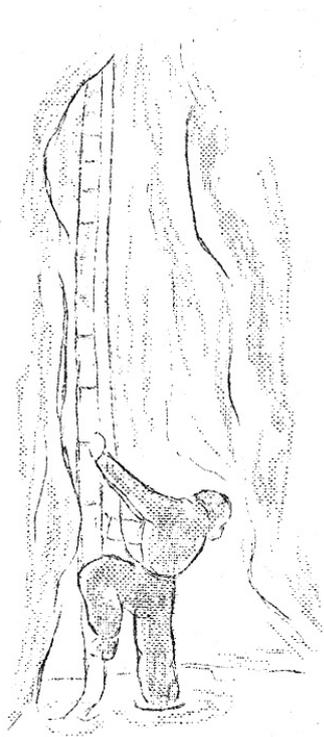
Meynier remonte l'échelle, et pour se garer des pierres qui recommencent à choir, Colin va se jucher sur un entablement à deux mètres du sol. Il remarque une fissure dans laquelle il glisse un caillou qui tombe loin en contrebas. "Taisez-vous !" L'expérience renouvelée indique un à-pic important derrière la muraille Est qu'on inspecte aussitôt sur toute sa surface à portée. Un bloc fissuré se laisse ébranler, on l'arrache. Un second se présente qui est mieux coincé, et quand Meynier qui est depuis longtemps arrivé au jour s'inquiète de la remontée du suivant, c'est un ordre bien singulier qui lui arrive du fond : "Tâche de trouver quelque chose pour faire levier... ça continue !"



Il ne cherche pas à comprendre, mais descend à la ferme voisine où, sur un tas de débris, il découvre l'objet adéquat, une barre de fer longue d'un bon mètre, bien rouillée mais solide quand même.

Après avoir subi un nouveau bombardement par cailloux, les spéléos repris d'une nouvelle ardeur s'attaquent à la strate. "Elle bouge... Ça vient !!" Et enfin une fenêtre s'ouvre sur une cavité assez large dans laquelle on jette aussitôt quelques projectiles. Les pierres rebondissent, claquent sur des parois de roche vive et touchent le fond avec un bruit bizarre. On dirait qu'elles tombent sur quelque chose de mou. Dans ce puits qui vient d'être ouvert en pleine roche ce ne peut pas être une bête crevée. Le mieux est donc d'y aller voir.

Mario s'encorde, passe péniblement la chatière anguleuse pour descendre à l'échelle dans l'inconnu. Il entre dans un second gouffre parallèle au premier et surmonté d'une cheminée qui va en se rétrécissant, mais dont le sommet doit être bien proche du sol. Dix mètres plus bas, il passe sous l'issue d'un conduit vertical où de gros blocs sont coincés, sans doute l'extrémité inférieure du premier puits. A 36 mètres de profondeur il trouve le sol, une nappe d'argile recouverte d'une fine pellicule d'eau. Quand il veut y prendre pied, il s'aperçoit aussitôt qu'il s'enfoncé, et que, sur toute la surface il est impossible de trouver le moindre point d'appui solide. Il lui faut même déjà faire effort pour retirer le pied qu'il a plongé dans cette fondrière profonde où les pierres jetées du haut ont déjà disparu sans laisser de traces. En se penchant au maximum sur l'échelle, Mario distingue pourtant ce qui paraît être l'amorce d'un conduit horizontal, dont le plafond plonge bientôt sous l'argile fluide. Inutile d'insister !



Un autre gouffre est signalé peu après aux spéléos par un touriste genevois en vacances à Saint-Claude, qui s'est trouvé présent au moment de son ouverture par un coup de mine, le long de la route des Moussières au Crêt Joli, où une entreprise fait des travaux d'élargissement.

Même par les raccourcis, cela fait à l'aller une douzaine de kilomètres à parcourir en tout terrain, et autant au retour, mais la perspective d'une "première" incontestable et d'une découverte peut-être intéressante décide six hommes à partir sac au dos le dimanche suivant pour descendre dans ce gouffre. Arrivée sur les lieux un peu avant midi, l'équipe, après avoir sondé le puits qui accuse 34 mètres de creux, décide de faire une pause et de se restaurer, quand Dédé éprouve l'envie d'aller dire bonjour à des amis qui habitent une ferme à un kilomètre de là. On attendra en principe son retour pour attaquer le gouffre.

On casse la croûte, et on attend... une demi-heure. Pas de Dédé en vue. "Tant pis pour lui, j'y vais !" décide Rossi. Le puits est un cône presque parfait, large de soixante centimètres à l'entrée et l'échelle y pend dans le vide. La descente est donc facile et le fond est vite atteint. Cependant, à sa grande surprise, le premier de cordée n'y trouve aucune continuation. Il prend pied sur une dalle massive, où les matériaux détachés par le coup de mine forment un petit tas d'éboulis. Cette dalle est surmontée sur une épaisseur de trois à quatre mètres par une couche de calcaire très fissuré puis par d'autres strates de calcaire compact dans lesquels se trouve

l'orifice. Le trou s'est formé dans l'élargissement d'une diaclase dans laquelle remonte, à mi-hauteur du puits principal, une courte et étroite cheminée. Les strates sont presque horizontales, ce qui fait que l'eau peu courante et circulant facilement entre les fissures de la roche inférieure n'a pas creusé de galeries praticables à l'homme. C'est un peu déçus, mais contents quand même de leur exploration qui leur a apporté d'intéressantes données géologiques, que les spéléos regagnent la surface.

On attend toujours Dédé. Notre ami suisse a tout à coup une idée de génie : "On va lui faire une bonne attrape. Il faut dessiner un beau plan pour le faire marroner quand il arrivera".

Tandis qu'une partie de l'équipe commence à replier le matériel, Colin sort de sa musette du papier quadrillé, et on y dessine un gouffre de rêve. Rien n'y manque, des salles à concrétions, un lac suivi d'une galerie d'eau, des passages enchevêtrés qui aboutissent à des puits insondables... et naturellement de nombreux points d'interrogation aux endroits "inexplorés". Un peu de glaise prise à un barreau d'échelle macule la feuille, trop propre pour être authentique, d'empreintes qui en font incontestablement un papier qui a vu le sous-sol, et on attend... plus longtemps cette fois. Un tracteur agricole monte du Crêt Joli, surmonté des conscrits des Moussières et de Dédé, dont on comprend le retard, et qui demande sans perdre son sang froid : "Alors, tout est prêt ? On attaque ?".

"Trop tard, mon vieux. Mais regarde ce trou ! Il faudrait le triple de matériel".

Dédé étudie le "plan" : "Vu ! Il faudrait le treuil, ensuite, toutes les échelles et ici le bateau... mais la galerie d'eau n'a pas l'air bien haute".

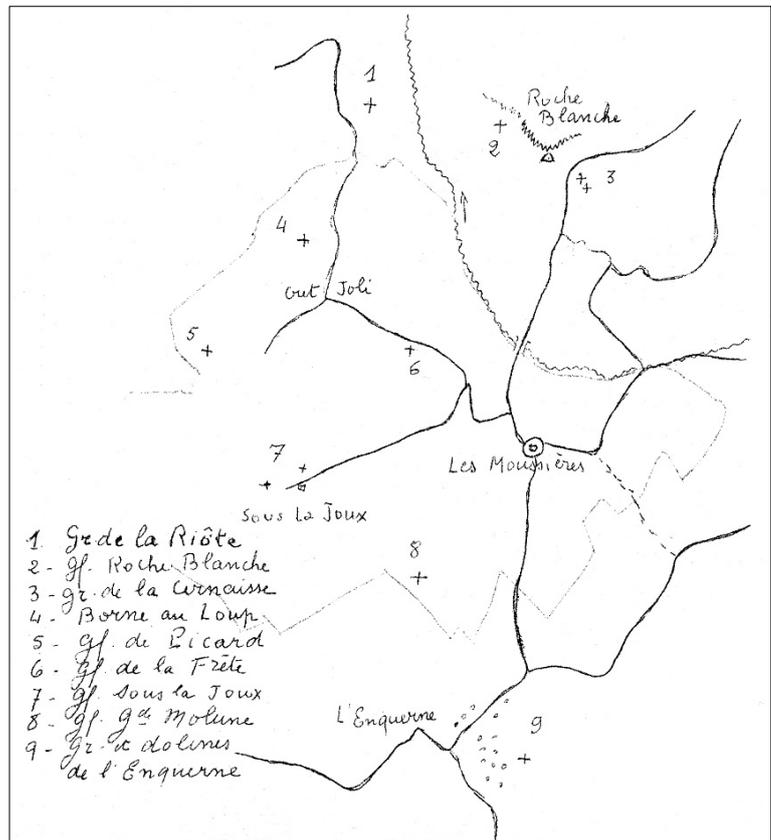
"Oui, au fait... on pourrait remonter un peu le plafond..."

"Pourquoi ?"

"Cette question... Pour faire de la place à tes grosses fesses !"

Personne ne peut plus tenir son sérieux, et Dédé commence à comprendre qu'on l'achète dans les grands prix.

Tel qu'il est en réalité, ce gouffre a trouvé une utilisation

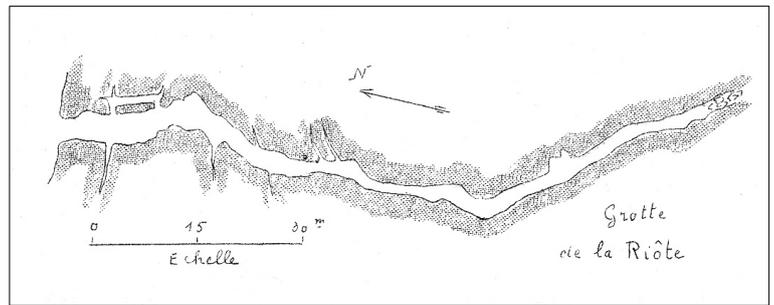


rationnelle. Recouvert d'une dalle en béton, où passe un conduit de grès, il évacue l'eau de ruissellement de plusieurs centaines de mètres de caniveaux et son exploration, en permettant de conclure à l'absence de ramifications a tranquilisé la Municipalité des Moussières, qui redoutait à juste raison des affouillements sous la route et des effondrements possibles au passage des tracteurs forestiers.

Au cours des années suivantes quatre grottes et un gouffre seront à leur tour explorés dans le secteur des Moussières. Deux de ces grottes sont bien connues, dans l'escarpement qui domine à l'Est le hameau de la Cernaïse. La première est une salle ronde qui s'ouvre de plain-pied par un porche moutonné et qui communique également par une large galerie avec un gradin supérieur des rochers. Des amenées d'argile ont colmaté les issues profondes de cette cavité qui a été rendue "préhistorique" par un artiste de la colonie de vacances proche. On distingue sur les murailles des bisons et des rennes imités de Font de Gaume, un des bisons d'Altamira, quelques mains fantômes comme on en voit à Gargas... et une croix scoute, mais sur une autre muraille il existe aussi une gravure magique, probablement moyenâgeuse, et celle-là est authentique.

La seconde des grottes de la Cernaïse, un peu plus haut dans le même banc rocheux aurait un intérêt spéléologique bien supérieur, mais il faudrait la désobstruer. L'entrée est un beau joint demi-circulaire, large de trois mètres dont les parois portent distinctement d'anciennes traces d'érosion par l'eau courante. A moins de dix mètres de l'entrée, une amenée massive d'argile de décalcification rejoint presque la voûte. Ilhat et Rossi, et un peu plus tard deux des fils Colin ont essayé de franchir le laminoir sans pouvoir y progresser de plus de 25 mètres. Il faudrait creuser dans le sol relativement friable et truffé d'ossements de renards et de blaireaux, un couloir qui permettrait peut-être des découvertes intéressantes, car il semble qu'on se trouve dans un étage supérieur abandonné de l'écoulement qui a creusé par la suite la Grande Grotte des Moulins.

A la même époque, une équipe en prospection aux environs de la Roche Blanche traverse par hasard une petite pâture sur le versant du Bief Blanc et remarque dans un angle quatre piquets reliés par du barbelé. Cette clôture encadre bien l'ouverture d'un gouffre où Mario descend à la corde lisse pour trouver l'obstruction de blocs et d'ossements à 12 mètres seulement de profondeur verticale. Tout rapide qu'ait été cette



exploration, elle a pris quand même plus d'une demi-heure avec le levé du plan, et comme la découverte s'est faite sur le chemin du retour, l'équipe est surprise par l'obscurité au-dessus des grands escarpements de la Riôte. Incapables de trouver leur chemin dans les buis touffus à la seule lumière des lampes frontales, les spéléos n'ont plus qu'une ressource, remonter à la Roche Blanche pour redescendre par le sentier de la Cernaïse, et comme une erreur de parcours en forêt leur fait faire encore trois kilomètres supplémentaires, le retour à Saint-Claude sera assez tardif.

L'été suivant, Colin qui prospecte seul le versant de la Riôte, sous le Crêt Joli, remonte le lit du petit torrent qui cascade par intermittence sous la ferme et arrive à un banc de rochers au bas d'un synclinal de très court rayon. Au bas du plissement, une ouverture carrée surmonte un éboulis où le ruisseau prend sa source. C'est une grotte, qui souffle un puissant courant d'air. N'ayant ni lumière ni équipement, l'auteur de la trouvaille poursuit son chemin, et en parlant un peu plus loin de cette grotte à un passant, apprend l'existence aux environs du Crêt Joli d'une autre cavité, la Borne au loup, vers laquelle son interlocuteur veut bien le guider immédiatement.

La géologie de cette "borne" est curieuse. Elle s'ouvre dans la faille de rupture d'un très court anticlinal local et ses deux parois inclinées à 45° s'appuient l'une sur l'autre, formant ainsi une sorte de toit.

Ces deux trous seront explorés l'hiver suivant. La grotte de la Riôte, où le courant d'air s'est inversé et provoque la formation de glaçons presque jusqu'à l'extrémité, est un cheminement entre et sous des blocs monstrueux dont l'équilibre n'est pas très rassurant. D'ailleurs, c'est un effondrement de la voûte qui l'a rendue impénétrable à une soixantaine de mètres de l'entrée.



Si les parois de la "Borne au Loup" sont plus stables, son exploration ne pourra pas être poussée au-delà d'une trentaine de mètres. Les épaisses couches d'ossements qui se mêlent à l'argile et à la terre végétale tombant des fissures, prouvent que des générations de renards et de blaireaux y ont élu domicile au cours des âges. C'est en rampant sur des nids grouillant de puces et encore chauds, que les explorateurs arrivent à un boyau impénétrable, où ont dû se réfugier les occupants actuels des lieux.

En 1960, un habitant du Crêt Joli nous signale que des bûcherons étrangers au pays ont, paraît-il, découvert un petit gouffre en soulevant une dalle, tout au sommet de la pente du Bief Blanc.

Au retour d'une exploration aux Arrobers, une équipe va donc en fin d'après-midi prospecter les lieux, et passe au Crêt Joli pour chercher son guide. Celui-ci n'a pas vu le gouffre et ne connaît que son emplacement approximatif. La recherche ne donne pas de résultats et le guide suppose pour finir, que l'ouverture a été soit recouverte de la dalle, soit couverte de branchages pour éviter qu'un des bûcherons n'y tombe par mégarde. Les spéléos inspectent donc les nombreux tas de branches qui parsèment la coupe, quand l'un d'eux avise sous le bois mort, une belle morille, puis d'autres. C'est aussitôt la ruée et bientôt, près de cinq kilos de champignons s'accumulent dans les musettes et les combinaisons aux manches nouées. La cueillette se termine à la lumière des lampes frontales.

Plusieurs fois le gouffre sera encore recherché, et de préférence au printemps, tous les chercheurs de champignons comprendront facilement pourquoi ! Pour être spéléos, la plupart d'entre nous n'en sont pas moins friands des bonnes choses qu'on récolte en surface... Mais les buissons ont rapidement repoussé, les champignons ont disparu, et le puits est demeuré introuvable, à moins qu'il s'agisse tout simplement d'une des nombreuses lésines qui parcourent le sol forestier, et dont certaines sont assez profondes, mais sans intérêt spéléologique.

Malgré plusieurs prospections à la Combe d'Enfer, au Crêt Joli, à Bellecombe, et des tentatives de désobstruction de certaines des dolines de la vallée de l'Enquerne, les découvertes sur le plateau des Moussières vont marquer le pas pendant plusieurs années. Pourtant le sous-sol travaille. On a signalé près du hameau des Rasses, et près du Chalet des Mouilles, des effondrements dans la couche d'alluvions superficielle, formant des cratères larges et peu profonds. Les spéléos ne s'attendent plus dans ce secteur à des découvertes intéressantes, quand au début 1962, Monsieur le Maire des Moussières avise le secrétaire du Club de la formation d'un gouffre paraissant important près de la ferme de Sous la Joux. La découverte a été faite bien involontairement par le propriétaire d'un champ, qui un jour d'hiver s'est retrouvé tout à coup à trois mètres sous terre, mais a pu heureusement remonter le long des parois et sortir du gouffre assez rapidement.

Deux jours plus tard, le Père Colin est sur les lieux et trouve facilement l'ouverture du

puits à moins de 150 mètres d'une maison. C'est un trou rond, large de deux mètres dans une couche de terre et de pierrailles épaisses de deux mètres environ. Plus bas, c'est de la roche vive, mais il n'est pas possible de se rendre compte de la profondeur exacte de la cavité. Les éboulis ont formé à trois mètres de profondeur environ un pont qui paraît peu sûr et qui a retenu des déblais. Vers l'Est, cependant, on voit comme une amorce de diaclase et quand on y jette des pierres, celles-ci tombent à une assez grande profondeur.

Le héros de la première et involontaire descente dans ce gouffre refait le récit de son aventure. Il marchait sur la neige dure, une pelle sur l'épaule, et avant d'avoir eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, il s'était retrouvé dans le trou. La pelle qu'il n'avait pas lâchée lui a permis de tailler des marches dans la paroi meuble, puis de débayer la neige, ce qui fait qu'il a pu regagner la surface sans trop de difficultés avec seulement une blessure superficielle à la tête et un fort mal de reins. Une chance, ou plutôt plusieurs chances ! D'abord que la couche de pierres et de terre se soit certainement effondrée quelque temps avant l'accident, car la victime est formelle "la couche de neige était fondue par dessous et faisait la cloche". Ce qui indique l'existence d'un courant d'air tempéré venu du fond, donc celle d'un puits déjà ouvert. La chute n'a pas été accompagnée de celle de blocs volumineux qui auraient pu faire du vilain. Une autre chance a été l'existence d'un pont naturel de blocs coincés à faible profondeur, et le fait que le marcheur ait abordé le trou exactement à l'aplomb de ce pont qui a bien supporté le choc. Un mètre plus loin, c'était le coincement inévitable dans la diaclase aux parois rugueuses.

Le dimanche suivant, J. Rossi et sa femme vont en compagnie de Miglio voir à leur tour le nouveau gouffre et se rendre compte des possibilités d'exploration après déblaiement du gros des éboulis. Une descente à l'échelle dans l'angle le plus dégagé révèle un passage à l'entrée de la diaclase. Coincés entre les parois, Jean et Jacqueline peuvent entrevoir plus bas un élargissement assez conséquent, sans oser toutefois forcer l'étranglement vertical où il serait peut-être possible de se laisser glisser, mais dont la remontée poserait un problème insoluble.

Revenus aux Moussières, les trois spéléos parlent bien entendu de leur reconnaissance et de leurs projets d'exploration, et ont l'heureuse surprise de recueillir des renseignements sur d'autres puits encore inconnus. Les trous, c'est un peu comme les morilles, l'essentiel est de trouver le premier, après quoi la récolte se fait toute seule. Chacun se souvient plus ou moins de quelques gouffres qu'il a vus en allant à la chasse, au bois ou aux champignons, et auquel il n'avait pas attaché d'importance.

Il y aurait un autre gouffre Sous la Joux, "un puits étroit rempli de fusils", un autre encore entre la ferme de Sous la Joux et celles de la Frète, mais celui-là a été obstrué depuis longtemps et recouvert de terre. Un autre encore s'ouvrirait dans un contrefort de la vallée de l'Enquerne.

Une attaque en règle est donc décidée, et quinze jours plus tard, une équipe monte aux Moussières pour ouvrir l'étranglement du gouffre de Sous la Joux et reconnaître les autres. Elle amène avec elle un compresseur léger et un marteau piqueur. Cet engin sera peut-être l'outil indispensable en spéléologie, le jour où tous les trous étant explorés, il faudra en creuser sur mesure pour contenter les amateurs de "premières", mais pour l'instant c'est une nouveauté que les anciens attendent de voir à l'œuvre pour juger de sa supériorité en caverne sur la masse, le burin et la barre à mine fonctionnant à l'huile de coude.

Hélas, à peine l'équipe est-elle arrivée sur les lieux que la pluie presque quotidienne qui a fait l'agrément du mois de juin 1963, et qui fera aussi celui des mois suivants, se met à tomber. Que faire ? Casser

la croûte en attendant midi, puisque d'après un vieux dicton "C'est à midi que le temps se décide".

Installés sous des sapins touffus qui arrêtent provisoirement la douche, les spéléos font griller des côtelettes. Midi se passe, il pleut toujours. Colin fait remarquer que le dicton étant très vieux, il se rapporte certainement à l'heure solaire et non à l'heure légale... mais une heure plus tard, il pleut encore et les sapins dégoulinent. Impossible d'amener le compresseur dans la terre grasse jusqu'au bord du puits.

Heureusement, J.L. Miglio, en furetant aux environs a remarqué un trou sous un bloc et y a jeté des cailloux qui sont tombés assez profond. C'est bien d'un gouffre qu'il s'agit, un puits obstrué par une dalle que les hommes ont bien du mal à faire glisser pour démasquer un orifice étroit.

Rossi descend à l'échelle, touche le fond à douze mètres de profondeur et remonte pour laisser le champ libre à son épouse et à Françoise Grenier. Une pauvre exploration dont il faut savoir se contenter... Il pleut maintenant à torrent !

Peu après, les San-Claudien apprennent que le puits qu'ils ont découvert et visité par surprise était un des trous inconnus dont on leur avait parlé le mois précédent, celui qui devait en principe contenir tout un arsenal de fusils et de cartouches jetés là à l'arrivée des Allemands. Il y avait en effet une arme au fond du gouffre, et Jacqueline l'a remontée à titre de trophée. C'était une vieille carabine à air comprimé, un jouet de gamin qui a échoué là on ne sait trop quand et comment.

Il faut attendre la fin septembre pour trouver enfin des circonstances atmosphériques favorables à la reprise de l'exploration. L'herbe est fauchée, le sol raffermi et le compresseur est amené sans peine près de son objectif. Les abondantes pluies de l'été ont quelque peu nettoyé la partie supérieure du gouffre et Miglio, descendant à l'échelle jusqu'à l'étranglement attaque la roche au marteau piqueur. En une demi-heure, il abat un travail qui aurait demandé la journée à des gens utilisant les procédés courants de percussion à l'huile de bras, et avant midi le passage est ouvert. Dommage qu'on ne puisse pas amener le compresseur loin sous-terre, aux Foules ou aux Cernois par exemple où certaines longues chatières en pleine roche attaquées de temps à autre depuis près de dix ans, ne se laissent grignoter que centimètre par centimètre et ne sont pas encore près de livrer passage.

Une surprise désagréable attend pourtant les explorateurs. Il semble qu'au-delà de

l'étranglement, le puits soit colmaté à faible profondeur. Au début de l'après-midi, quand l'échelle est entièrement déroulée dans l'à-pic, Miglio qui l'a bien mérité, passe le premier la fenêtre qu'il a ouverte le matin. Après une courte descente entre des lames d'érosion aussi tranchantes que des lames de faux, il prend pied dans un magma d'argile qui remplit bientôt jusqu'à la voûte un passage horizontal partant du bas du puits, et dans ce milieu mouvant, même le marteau piqueur est impuissant.

Le gouffre s'est certainement obstrué à la base au cours de l'été, quand le ruissellement de la pluie a dissous et amené au fond les masses de terre végétale et d'argile restées en suspens à l'entrée et le long de l'à-pic, car Colin se souvient très bien que lorsqu'il a effectué son premier sondage à coups de cailloux, ses projectiles claquaient sur de la roche en arrivant au fond. Aujourd'hui le bruit serait très amorti.

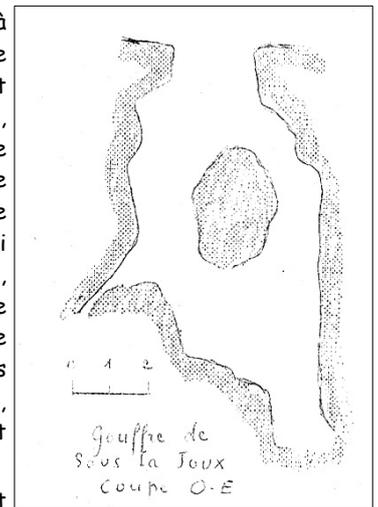
Il est possible que par la suite le bouchon argileux se dissolve et qu'un passage s'ouvre, mais il est fort probable aussi que le propriétaire du champ aura comblé le trou bien avant cet événement, pour remettre son terrain en état et éviter de nouveaux accidents. C'est tout ce qu'il y a de plus moral.

L'expédition projetée a tourné court. Il est à peine trois heures de l'après-midi et les spéléos se demandent ce qu'ils pourraient faire pour occuper la soirée. Les uns pensent à des exercices de varappe, d'autres pensent à chercher un autre trou, et Colin se rappelle opportunément qu'on lui a signalé cet été une petite grotte près de l'Enquerne, dont un fermier voisin connaît, paraît-il, l'emplacement. Toute l'équipe se dirige donc vers l'Enquerne. A défaut de trou où descendre, on trouvera aux environs du rocher où varapper.

Par chance, le guide se trouve chez lui et tout disposé à faire voir l'emplacement de sa "borne à renards". On traverse la vallée au sol moutonné où les dolines se touchent, et pas de petites dolines. Presque toutes ont un diamètre d'une dizaine de mètres et une profondeur de 4 à 5 mètres. Dans beaucoup un écoulement superficiel glisse et disparaît, mais quand on a débarrassé les galets qui se trouvent au fond de presque tous ces trous, on ne trouve pour l'évacuation de l'eau qu'un méat argileux dans lequel on peut à peine passer le bras.

La grotte se trouve à mi-hauteur du contrefort Est de la vallée et s'ouvre bizarrement entre les racines d'un vieil épicéa. L'entrée est étroite et basse, mais quand même pénétrable, et Prost-Dumont va s'offrir le luxe d'une "première" qui sera très brève. A peine a-t-il disparu, après bien des contorsions dans ce laminoir qu'on l'entend annoncer "Je suis au bout... ça continue, mais c'est impénétrable !"

Il est maintenant l'heure de regagner Saint-Claude. Découragé par cette prospection sans intérêt, le gros de l'équipe gagne directement le carrefour de l'Enquerne. Colin et Prost-Dumont préfèrent aller voir de près quelques autres dolines et font un détour. Les deux premières dépressions qu'ils examinent ont une ouverture à leur base, mais minuscule et bouchée par des gravillons. Un autre, au lieu de la pente herbeuse habituelle laisse voir de la roche dans une de ses parois, des marnes bleues feuilletées de l'Argovien, et au bas d'une pente d'éboulis caillouteux, il y a un orifice, pas très grand, mais pénétrable. Prétendre qu'il y a là l'entrée de vastes galeries serait faire preuve de beaucoup d'optimisme, car la répartition des petits écoulements de la



vallée sur une trentaine de points d'absorption assez distants les uns des autres ne peut faire présager la proximité immédiate du réseau collecteur.

Quand Prost-Dumont, qui a les qualités physiques nécessaires pour forcer ce petit trou s'apprête à y descendre, une escadrille de mouches bleues prend l'air et le fait hésiter. Les débris d'un ou même de plusieurs veaux crevés achèvent de pourrir dans le petit gouffre !

Une autre doline, très voisine de la précédente, avec laquelle elle communique probablement, absorbe un ruisseau issu d'une tourbière en exploitation. Là aussi, il serait peut-être possible de trouver un passage, après avoir arraché une grosse dalle et déblayé un tas d'éboulis. Un peu plus bas, on peut entrevoir la roche massive fortement érodée.

Ces explorations seront certainement reprises plus tard. Il semble bien improbable qu'une pénétration directe puisse être trouvée vers le chemin de l'eau, lequel, d'après la nature géologique du sol doit aller vers le Nord-Ouest. Quelle est son issue ?

L'étude de terrain où courent de nombreuses failles et diaclases ne permet pas de répondre avec certitude. Une faille de très grande amplitude doit barrer transversalement la vallée vers le Nord et c'est vraisemblablement à son niveau que les écoulements profonds de l'Enquerne se rassemblent pour bifurquer dans une autre direction. Le tracé exact de cette faille est à peu près impossible à discerner dans un terrain très boisé, même à quelques centaines de mètres près. L'eau de l'Enquerne peut être un affluent de la résurgence de la Douveraine, déjà tributaire des vallées fermées de l'Embossieux. Elle peut alimenter, plus au Nord les sources de Coyrière ou les fontaines de Villard-St-Sauveur. Une coloration faite en période de grandes pluies et avec un gros volume de fluorescéine permettrait seule de répondre à ces questions, avec précision.

Signalons pour finir que le Gouffre Picard a intéressé dernièrement certains services parisiens, qui recherchaient des puits profonds, comportant une salle assez vaste. Le but était, paraît-il d'en cimenter les fissures pour y stoker du gaz naturel (? ?). Informé cependant de l'existence au fond du puits d'une circulation permanente, l'enquêteur qui s'est renseigné sur ce gouffre au vu des plans et fiches de recensement que nous adressons au Bureau de Recherches Géologiques, n'a pas insisté pour avoir de plus amples précisions, ni même pour voir les lieux en surface. Le projet ne paraît pas avoir eu de suite.

□ NOUS CHERCHONS UN LOCAL

Il fut un temps où le Spéléo-Club San-Claudien ne comptait guère que quatre membres vraiment actifs, qui se retrouvaient une ou deux fois par semaine l'un chez l'autre et pouvaient discuter en petit comité des activités à venir. A cette époque aussi, le matériel réduit au minimum trouvait facilement place chez un des spéléos.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, et le Club connaît du fait de son extension certaines difficultés. Le matériel est dispersé en plusieurs endroits. Un volume important de plans, rapports d'explorations, des collections de minéraux, toute une bibliothèque etc... sont garés tant bien que mal dans des coins de greniers. De plus, les spéléos habitant du Marais à la Serre et dont l'effectif a quadruplé, n'ont plus l'occasion de se voir souvent en semaine. Il arrive même que tous ne peuvent pas être prévenus des sorties en vue, sorties qui sont souvent décidées au dernier moment au vu du temps.

C'est pourquoi le Club cherche à louer un local qui serait en tout temps un lieu de dépôt pour le matériel, les papiers, et les collections, et le lieu de ralliement des membres actifs une fois par semaine.

Si quelqu'un de nos lecteurs connaissait dans un quartier assez central une petite salle indépendante pourvue d'une cheminée, il nous rendrait bien service en en faisant part à un des spéléos. Un ancien atelier ou entrepôt conviendrait parfaitement et nous nous chargerions au besoin de réparations.

D'avance merci !

□ L'ORGANISATION DE SECOURS SPELEOLOGIQUES

L'année 1963 a vu les deux organismes nationaux fusionner. La Société Spéléologique de France, groupement de personnes et de clubs et le Comité National de Spéléologie, groupant uniquement des clubs, ont formé avec de nouveaux statuts la Fédération Française de Spéléologie (F.F.S.). Il est permis d'épiloguer sur le titre imposé par le Ministère au nouveau groupement et sur ses initiales pas très euphoriques, mais là n'est pas la question.

Dès sa création, la F.F.S. s'est attaquée à divers problèmes, dont le plus important est l'organisation des secours. Il est de fait que sous terre comme en montagne, les accidents se multiplient Pourquoi ? Pour deux raisons semble-t-il : d'abord parce que le nombre des adeptes de la spéléologie augmente sans cesse. Dans la seule région de l'Est, on compte une trentaine de clubs organisés, groupant à eux tous environ 300 spéléos "professionnels". Nos amis de Suisse Romande qui souvent rendent visite à nos cavernes sont au moins une bonne centaine. Le nombre des amateurs occasionnels est difficile à chiffrer. Beaucoup de troupes scoutistes inscrivent maintenant la spéléologie dans leurs activités de camp et tous les ans, des chefs de troupe ou de patrouille nous écrivent pour s'informer des cavités explorables dans tel ou tel secteur.

Des groupements de jeunes et même des colonies de vacances s'aventurent aussi sous terre. Il faut dire que les "explorations" de ces divers amateurs sont en général bien timides, et qu'elles sont le fait de groupes ayant une certaine organisation, ce qui limite les risques d'accidents et facilite le cas échéant les secours.

Beaucoup plus scabreux est le cas des isolés qui croient qu'un casque et une corde à linge suffisent à faire un spéléologue, et qui s'aventurent sous terre sans rien en dire à personne, dans des trous qu'ils gardent parfois secrets.

Une seconde raison est l'audace de plus en plus grande des spéléologues avertis. La technique et les moyens ont évolué

considérablement depuis le temps où les grands ancêtres, Martel, Fournier et autres effectuaient leurs descentes avec un matériel lourd, encombrant et mal adapté à une utilisation sous terre. A cette époque héroïque, le sous-sol offrait en surabondance des trous inconnus et presque toute exploration était une "première". Il n'était pas question d'atteindre des galeries inaccessibles et encore moins de forcer des siphons. Le manque de matériel approprié s'opposait d'ailleurs à de telles performances.

Aujourd'hui, le spéléologue est souvent un sportif qui recherche la difficulté pour elle-même. Le grand public aime les records, c'est un fait, surtout quand il n'a d'autre peine que d'en lire le récit dans son journal, et la spéléologie ne veut pas jouer les parents pauvres. On parle maintenant de records sous terre, d'explorations contre la montre etc... il arrive qu'une caverne ne soit pas d'accord... ou que le matériel flanche... ou les hommes...

S'il y a des accidents sous terre, les uns sont dus à la fatalité, mais comme sur les routes ou les hauts sommets, d'autres sont dus à l'inexpérience, à l'imprudence ou à l'excès de vitesse, et nulle réglementation n'y pourra jamais rien.

Une vaste enquête est donc en cours, organisée par la F.F.S. pour créer en France une organisation de secours rapide et efficace. Dans le cadre de cette enquête, les responsables des clubs faisant partie de l'Association Spéléologique de l'Est, se sont réunis en début d'octobre pour jeter les bases d'une organisation régionale, et quelques remarques curieuses ont été faites au cours des débats.

Les clubs locaux sont les mieux placés pour venir dans leur secteur à l'aide d'un accidenté. Leurs membres connaissent la cavité où ils auront à opérer et savent le matériel qu'ils auront à utiliser ainsi que les difficultés qu'ils vont rencontrer. Eh bien ! Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est généralement à eux... et au médecin, qu'on fait appel en dernier ressort.

Les groupes de la région de Montbéliard n'ont appris que par la radio et la lecture des journaux du lendemain qu'une équipe de Lure-Belfort avait été surprise par une crue dans une grotte très proche de chez eux. A Saint-Claude, ce n'est que tard dans la soirée que les membres du Club ont été avertis qu'un spéléo du genre amateur était prisonnier de la grotte des Moulins depuis plus de six heures et que le matériel manquait pour aller l'y chercher. Dans ce dernier cas, il n'y avait pas urgence, car l'homme n'était pas blessé ni en danger, et une nuit passée à méditer à

l'entrée du trou aurait été pour lui la meilleure des leçons, mais bien souvent l'organisation des secours est une lutte contre la montre où toute minute compte.

Une première décision a donc été prise, le recensement immédiat des moyens d'action de tous les clubs explorateurs composant l'A.S.E. Ensuite, la rédaction d'une circulaire adressée aux préfetures, aux brigades de gendarmerie et aux compagnies de pompiers de douze départements. Cette circulaire énumère tous les clubs de l'Est, l'adresse des responsables à avertir d'urgence et celle des médecins qui seraient volontaires le cas échéant pour se rendre sur place au secours des accidentés. Plus encore que celle de spéléos pleins de bonne volonté, l'intervention rapide d'un praticien peut sauver une vie humaine.

Il est en effet des cas où l'empressement des sauveteurs à ramener à la lumière un accidenté équivaut à le tuer à peu près certainement. Un blessé à la tête, au thorax et surtout à la colonne vertébrale ne se véhicule pas comme un sac de matériel, et seul un médecin pourra donner toutes les directives indispensables à son transport dans les moins mauvaises conditions.

C'est vraisemblablement pour des cas de fractures consécutives à des chutes que nous pourrions être appelés à intervenir dans le secteur du Haut-Jura, mais la possibilité d'emprisonnement d'explorateurs par une crue subite n'est pas à exclure. La résurgence de Dortan, la grotte de Nerbier à Jeurre, et surtout celle des Foules sont des réseaux dangereux à cet égard. Disons tout de suite qu'aux Foules, les sauveteurs seraient totalement impuissants à secourir des gens qui trouveraient au retour des galeries lointaines le passage coupé par l'eau. En admettant encore qu'il s'agisse d'une crue limitée, le torrent aurait monté d'une trentaine de mètres et aurait rempli pour quelques semaines ou quelques mois plus de 200 mètres de galeries avant que les secours arrivent à pied d'œuvre. Nul homme-grenouille ne peut faire un tel trajet contre le courant, et il n'existe pas de moyen de détourner le cours d'eau ni d'en étaler le débit.

L'organisation d'un groupe de secours s'est heurtée à Saint-Claude à une difficulté certaine, celle de réunir rapidement une équipe suffisante de spéléos expérimentés. En semaine, beaucoup ont un lieu de travail éloigné ou changeant, principalement ceux du bâtiment. Le dimanche, ou bien l'équipe est en exploration et c'est encore la meilleure occasion de la trouver rassemblée, ou bien aucune sortie n'a été décidée, et, en bons San-Claudiens, la plupart des spéléos ont quitté leur trou pour quelque part dans le Haut-Jura.

L'été voit partir à peu près tous nos jeunes éléments et quelques-uns de nos moins jeunes comme moniteurs ou participants à quelques camps ou colonies. D'autres passent leurs vacances à la montagne. C'est donc les dimanches, jours fériés ou pendant la période des congés où son intervention aurait le plus de chance d'être demandée que le spéléo est l'article le plus difficile à découvrir sur place. Cette difficulté n'est pas spéciale au groupe de Saint-Claude.

Pour l'appel au secours, une première solution a été trouvée en collaboration avec notre ami et ancien membre actif, le lieutenant Louvier des sapeurs pompiers de St-Claude. Les pompiers ont à la caserne de la Rue Rosset un poste permanent qu'il est possible d'appeler à toute heure. La liste des membres actifs du Club, avec leur adresse personnelle et celle de leur lieu de travail a donc été déposée à ce poste et les pompiers de service se chargeront de prévenir d'urgence les spéléos disponibles et un médecin s'il y a lieu.

La consigne en cas d'accident survenant dans une grotte ou un gouffre est donc simple et claire :

- Appeler en premier lieu le 3.53 ou le 4.41 à Saint-Claude.

- Mentionner le plus explicitement possible et sans détails inutiles le lieu exact de l'accident, et sa nature.

- Dire s'il y a des blessés et décrire autant que possible la nature de leurs blessures.

Nous agirons en conséquence.

Il reste la question des véhicules. Si le lieu d'appel se trouve proche de St-Claude, le problème sera assez facile à résoudre, mais pour ce qui est de nous rendre d'urgence à plus grande distance, la solution reste à trouver. Nous ne désespérons pas cependant, en pareil cas, de découvrir des volontaires pour nous transporter.

Que faire en attendant l'arrivée des secours ?

Deux consignes sont essentielles : ne pas laisser un accidenté se refroidir, et pour cela le couvrir de tous les vêtements disponibles.

Ne pas le laisser seul non plus, surtout s'il a perdu connaissance, car on ne peut pas prévoir la réaction de quelqu'un qui, reprenant conscience, peut se croire abandonné dans le noir.

Les secours à donner sont affaire médicale et ne sauraient être énumérés ici, hors la pose d'un garrot qui peut être urgente et qui est à la portée de tous. Bien se dire au surplus, quand on n'a pas la moindre notion de secourisme, qu'il vaut mieux ne rien faire que de prendre une initiative malheureuse.

Il nous reste à souhaiter de n'avoir jamais à intervenir !